

Françoise Gorog

Paradoxes du masochisme dit féminin : Justine ou le nouvel Œdipe

Un moment d'une cure m'a conduit à m'intéresser à la question du SM actuel et à revenir sur l'ouvrage canonique dudit « masochisme féminin », *Histoire d'O*, produit d'une époque qui fut celle du jeune Lacan.

On peut y lire la description de ce que Freud appelle les dispositifs réels des pervers masochistes qui concordent avec les fantasmes masochistes, ceux du masochisme féminin chez l'homme, auquel Freud dit se limiter en raison du matériel dont il dispose en 1924, au moment du « Problème économique du masochisme » : « [...] être bâillonné, attaché, battu de douloureuse façon, maltraité d'une façon ou d'une autre, forcé à une obéissance inconditionnelle, souillé, abaissé ¹ ».

Le fantasme masochiste peut servir à l'élaboration d'une position d'enfant aimé. De s'imaginer battu peut permettre d'accéder à l'état d'être aimé, selon le plus classique schéma lacanien : « Battu, il est aimé, lui, le sujet. Il accède à l'ordre de l'amour, à l'état d'être aimé, parce qu'il est battu ². »

Ce qui peut tenter, ce qui prête à être mis en scène, c'est probablement, pour le dire avec Lacan, « ce que le masochiste entend faire apparaître – et j'ajoute sur sa petite scène, car il ne faut jamais oublier cette dimension – c'est quelque chose où le désir de l'Autre fait la loi ³ ».

1. S. Freud, « Le problème économique du masochisme » (1924), dans *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 90.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient* (1956-1957), Paris, Seuil, 1998.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004.

De plus, comme dans le fantasme « On bat un enfant », nous nous trouvons devant le paradoxe de voir le même acte qui, quand il s'agit de l'autre, est pris comme des sévices perçus par le sujet comme le signe que l'autre n'est pas aimé, prendre valeur inverse quand c'est le sujet qui en devient le support. Ce qui n'est possible, comme le souligne Lacan, que par la fonction de signifiant : « C'est pour autant que cet acte élève le sujet lui-même à la dignité de sujet signifiant, qu'il est pris à ce moment-là dans son registre positif, inaugural. Il l'institue comme un sujet avec lequel il peut être question d'amour. »

« Un enfant est battu ⁴ », de 1919, expose le *supposé* masochisme féminin, découvert par Freud pas seulement chez les filles – exactement chez quatre filles ⁵ et deux hommes –, ce qui ne l'empêche pas de « restreindre sa description aux personnes féminines ⁶ », et, si je puis dire, fustigé par Lacan.

Il nous faut aussi envisager – toujours avec Lacan – qu'il s'agit, dans cette fantaisie masochiste, du phallus, support indispensable de la construction subjective comme pivot du complexe de castration. Cela va au-delà de la remarque freudienne ⁷ qui, à partir de la fixité, *Starrheit* ⁸, de l'enfant, qui de battu devient aimé, avançait qu'il ne serait rien d'autre que le clitoris ⁹.

À partir de cette question posée dans ma pratique, qui m'amena à lire un roman récent où je trouvai un sous-produit lamentable de l'*Histoire d'O*, et comme venait de paraître un livre d'Angie David sur l'auteur d'*Histoire d'O*, j'ai voulu vérifier si ce sommet dans l'écriture du *supposé* masochisme féminin permettait de voir si celui-ci était bien, dans son exemple littéraire canonique, un fantasme masculin. C'est en effet l'hypothèse de Lacan, qui qualifie ledit masochisme féminin d'erreur de perspective, le 12 février 1958 dans *Les Formations de l'inconscient*. Que les masochistes manifestent

4. S. Freud, « Un enfant est battu » (1919), dans *Névrose, psychose, perversion*, op. cit.

5. Voir ledit masochisme féminin, dont on sait pour un des cas de filles qu'il s'agit d'Anna Freud elle-même, à partir de son texte de 1922, « Fantasme d'être battue et rêveries » et selon le *Freud's Women* par Forester.

6. S. Freud, « Un enfant est battu », p. 224.

7. S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 123.

8. *Ibid.*

9. J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, op. cit., p. 345.

une position féminine ne doit pas nous amener à déduire que la relation de la femme à l'homme est masochiste et ne fait pas du masochisme une position « constitutivement féminine ».

Par contre, Lacan remarque que cette perspective est celle de certains hommes : « La notion que, dans les rapports de l'homme et de la femme, la femme est quelqu'un qui reçoit des coups, peut bien être une perspective de sujet masculin pour autant que la position féminine l'intéresse [...] ¹⁰. »

Ici, nous voici bien sûr amenés à chercher l'homme... « intéressé » d'*Histoire d'O*. Ce d'autant plus qu'en 1964, dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan répète que la prétendue valeur du masochisme féminin fait partie de ce qu'on peut définir comme étant un fantasme masculin. Il va jusqu'à taxer cette évocation du masochisme dit féminin par les analystes de complicité.

La paulhânerie

Le mot « complicité » pourrait évoquer le fait que Paulhan avait écrit *Sade et sa complice* avant que Pauline Réage écrivit *Histoire d'O*. Pauline Réage, qui a signé *Histoire d'O*, est aussi Dominique Aury, autre pseudonyme d'Anne Desclos. Cette Anne, comme Justine, « avait l'air bien écolière », pour reprendre les termes de Paulhan, Jean Paulhan, dont elle fut la maîtresse.

Lacan savait peut-être qu'elle était l'auteur d'*Histoire d'O*, puisqu'il a qualifié le livre de « paulhânerie » à sa sortie. Il savait en tout cas que Paulhan avait déjà écrit *Sade et sa complice* avant la parution sous un pseudonyme d'*Histoire d'O*. On ne manqua pas à l'époque de penser que le livre avait été écrit par un homme, comme pour *La Religieuse portugaise* ou pour les textes de Louise Labé. Pour *Histoire d'O*, c'est sûr, puisque l'auteur l'a « avoué », tardivement.

Anne Desclos écrivit *Histoire d'O* seule, souvent dans son lit, chez ses parents, près de son fils probablement psychotique, né d'un père lui aussi vraisemblablement psychotique, Raymond d'Argila, membre du groupe des étudiants de la Jeune Droite. Elle confia son fils à sa mère dès sa naissance.

Anne avait eu une liaison avec Thierry Maulnier au printemps 1933, liaison pendant laquelle il semble qu'elle aurait déjà goûté au

10. *Ibid.*, p. 248.

masochisme. Thierry Maulnier était directeur de la revue étudiante de l'Action française, qui défendait un « antisémitisme raisonnable », soit qui condamnait les juifs capitalistes, tandis que son ami Brasillach exprimait dans *Je suis partout* un antisémitisme dit vulgaire ¹¹. Voilà le contexte qui amena François Chalais à parler de « gestapo dans le boudoir » à propos d'*Histoire d'O*.

Après viendront pour Anne la liaison clandestine avec Paulhan, dont la femme avait une maladie de Parkinson, et la publication en 1943 d'une *Anthologie de la poésie religieuse française* signée Dominique Aury. Il est vraisemblable que Paulhan et Anne se connaissaient depuis 1933, car le père d'Anne, nommé directeur de l'Office national des universités, travailla avec lui ¹².

Viendra ensuite le passage à la résistance et à la clandestinité, laquelle règnera aussi dans sa vie amoureuse. Puis, à la mort de Paulhan, un retour aux femmes qu'elle avait déjà aimées. Elle dit ainsi à Édith Thomas ¹³, on ne peut être plus net : « Je vous aime comme un homme aime une femme. » Il semble qu'elle traversa l'anorexie à la fin de sa vie avant que sa mémoire fût profondément troublée.

Pauline Réage écrira dans un deuxième temps *Retour à Roissy*, qui montre bien l'empreinte du libéralisme, toute l'histoire se résumant à un bordel de luxe, version libérale surajoutée dont l'auteur a longtemps assuré que ce n'était pas la suite d'*Histoire O*.

Jean Paulhan est cet homme qui publia Céline en 1947. Celui-ci écrivit à son propos : « Grand résistant lui-même, [...] et donc insoupçonnable de complaisance politique à mon égard ¹⁴. »

Jean Paulhan, amant de l'auteur d'*Histoire d'O*, dont Anne Desclos dit avoir été pour ce texte le complice, reprenant le mot de son texte *Sade et sa complice*, évoque très bien « ce trait de l'amour paradoxal et de soi presque incroyable, qui pousse les amants, disait Lucrèce, à meurtrir le corps de leurs bien-aimées ¹⁵ ». Lucrèce savait

11. A. David, *Dominique Aury*, éd. Léo Scheer, 2006, p. 231.

12. Voir « Lettre de Dominique Aury à Jean Paulhan », vendredi 19 décembre 1941, fonds Jean Paulhan, IMEC, cité par Angie David, *Dominique Aury, op. cit.*, p. 73

13. A. David, *Dominique Aury, op. cit.*, p. 400.

14. L.- F. Céline, lettre du 18 avril 1948 au professeur Milton Hindus.

15. J. Paulhan, *Le Marquis de Sade et sa complice* (1930), éditions Complexe, 1987.

donc fort bien cette note sadienne du côté masculin, tandis que Lacan situe du côté féminin la note extatique. « Il arrive même qu'il se produise quelque chose qui dépasse ce que je viens de décrire, et qui est marqué de toute l'ambiguïté signifiante, car *le jouir du corps* comporte un génitif qui a cette note sadienne sur laquelle j'ai mis une touche, ou, au contraire, une note extatique, subjective, qui dit qu'en somme c'est l'Autre qui jouit ¹⁶. »

Dans son livre *Le Marquis de Sade et sa complice*, déjà paru dans une revue en 1945, puis en 1951 aux éditions Lilas, un chapitre intitulé « Justine ou le nouvel Œdipe » montre que Paulhan en connaissait un bout sur l'interprétation freudienne du masochisme féminin. Son titre montre qu'il aurait été d'accord avec Lacan pour remarquer que Freud aborde le fantasme pervers « à travers les avatars et l'aventure de l'Œdipe » et non comme « purement et simplement survivance, persistance d'une pulsion partielle irréductible ». Lacan note que, dans « On bat un enfant », le « on » est le plus souvent un substitut du père, où l'on retrouve la fonction paternelle plus que le père lui-même ¹⁷.

Paulhan, quant à lui, explore ce que serait jouir de l'Autre d'une façon qui ne nous surprendra pas et écrit ainsi : « Que l'homme puisse éprouver un très vif plaisir à découper l'homme (et la femme) en morceaux et d'abord – et surtout peut-être – d'abord à imaginer qu'il les découpe, je ne sais trop quelle lâcheté nous fait dissimuler à l'ordinaire un fait trop évident ¹⁸. »

Il relève aussi ce que Pouchkine appelait « la joie où nous met tout ce qui approche de la mort ¹⁹ », lui qui plus tard à propos d'*Histoire d'O* écrira que la véritable fin serait que l'héroïne obtienne de son amant qu'il la fasse mourir et qu'il ne défasse ses fers qu'une fois morte.

Et enfin, non sans sembler évoquer *Retour à Roissy*, le complice d'Anne, alias Pauline, Paulhan, suggère : « Il se pourrait qu'Héloïse quand elle écrivait à Abélard : “Je serai ta fille de joie” n'ait pas simplement voulu faire une jolie phrase ²⁰. » Voilà un homme sans ambages, un complice qui prend l'autre à la lettre.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 26.

17. S. Freud, « Un enfant est battu », art. cit.

18. J. Paulhan, *Le Marquis de Sade et sa complice*, op. cit., p. 62.

19. *Ibid.*, p. 87.

20. *Ibid.*, p. 114.

Certains comprendront que je me sois tournée, pas par hasard, ces quelques mois passés, vers *Les Infortunes de la vertu* sous la forme revue par Paulhan ! Finalement, quelle est la trouvaille de Paulhan sur Sade, où culmine le livre ? La voici : « Sade se montre masochiste ²¹. » Lacan lui donne raison quand il reprend, toujours en le lisant : « L'essence du masochisme, dont justement il ne dit rien, si ce n'est qu'il nous fait très bien sentir que c'est dans cette voie, que c'est là le dernier mot de la démarche de Sade ²². »

Puis, au chapitre « La complice », Paulhan nous surprend : « Le secret de Justine, c'est que Justine c'est lui ²³. »

Certes Flaubert aurait affirmé dans une phrase célèbre, peut-être apocryphe : « Madame Bovary, c'est moi » lors du procès qui accusait l'œuvre d'immoralité. Et c'est précisément le 15 décembre 1956, lors du procès qui agita l'intelligentsia parisienne à propos de la publication de l'œuvre de Sade, que Paulhan répondit, non sans ironie, au déchaînement de la *bien-pensance* de l'époque : « Le découragement, le dégoût qu'inspire l'œuvre de Sade peuvent conduire celui qui le lit à se réfugier dans quelque couvent. Je crois qu'il y a là un danger mais c'est un danger éminemment moral ²⁴. »

Cela ne fait-il pas écho à la façon dont Lacan souligne que la volonté de jouissance se présente dans la vie de Sade en effet comme la volonté morale, d'abord la volonté individuelle de sa charmante belle-mère et ensuite fin relayée par le corps social, pour reprendre un point du séminaire de Colette Soler sur « Kant avec Sade » à Sainte-Anne ?

Je confirme mon impression sur l'emploi du mot « complicité » en lisant que Lacan en réfère à Paulhan et de façon très élogieuse quand il avance dans « L'identification », le 28 mars 1962, sa thèse sur la complicité de l'imagination sadienne avec son objet. Il fallait être Paulhan pour déployer cette thèse juste après la guerre, soit plus de dix ans avant Lacan ²⁵.

21. *Ibid.*, p. 71.

22. J. Lacan, « L'identification », séminaire inédit, leçon du 28 mars 1962.

23. *Ibid.*, p. 77.

24. J. Paulhan, *Le Marquis de Sade et sa complice*, *op. cit.*

25. J. Lacan, « L'identification », leçon du 28 mars 1962.

Lacan désigne là à ses lecteurs, selon ses propres termes, la lecture « moins de Sade lui-même qu'un de ses commentaires récents à l'époque, contemporains qu'il considère des plus sensibles, voire des plus illustres ». Il s'agit d'un texte de Paulhan, paru tout de suite après la guerre dans un numéro des *Temps modernes*, réédité à ce moment par Jean-Jacques Pauvert dans l'édition nouvelle de la première version de *Justine* – c'est la préface de Paulhan.

Lacan apprécie la vision par l'auteur de ce qu'il appelle « la complicité de l'imagination sadienne avec son objet ». Et ce qui intéresse Lacan, c'est que cette vision, Paulhan l'obtient seulement par les voies de la rhétorique. Paulhan avait en effet commencé à être lu au moment de son essai intitulé *Les Fleurs de Tarbes*, promesse d'un retour de la rhétorique...

« Un texte comme celui-là, dit Lacan, ne peut nous être indifférent, pour autant que vous suivez ici les détours de mon discours, car il est frappant que ce soit par les seules voies d'une rigueur rhétoricienne, vous le verrez, qu'il n'y a pas d'autre guide au discours de Paulhan, l'auteur de *Fleurs de Tarbes*. »

Ce que Paulhan avance, c'est « la signification du sadanisme, à savoir ce qu'il appelle complicité de l'imagination sadienne avec son objet », soit la complicité du Divin Marquis avec Justine. Lacan qualifie cette vue de « vue la plus sûre, la plus stricte que l'on puisse donner de l'essence du masochisme » et considère que Paulhan indique là « le dernier mot de la démarche de Sade ». Lacan précise que ce n'est pas un jugement clinique – même si Sade semble bien s'être offert à tous les mauvais traitements possibles des instances sociales, ce que le jugement clinique verrait à l'œil nu –, puisque c'est effet de l'analyse rhétorique du texte de Sade.

Pour Lacan, l'essentiel est suspendu, dans ce texte de Paulhan, « pour nous faire sentir seulement derrière un voile le point de convergence, en tant qu'il se situe dans ce renversement tout apparent, fondé sur la plus profonde complicité avec ce dont la victime n'est ici en fin de compte que le symbole marqué d'une sorte de substance absente de l'idéal des victimes sadiennes, c'est en tant qu'objet que le sujet sadien s'annule ».

Cette phrase-là, Lacan l'appliquait déjà textuellement à *Histoire d'O*, en 1957, dans *L'Éthique de la psychanalyse*. O en effet est bien la

victime qui n'est en fin de compte que le symbole marqué d'une sorte de substance absente. C'est pourquoi elle ne se dégrade même pas dans son caractère d'attrait, et d'attrait voluptueux comme Justine.

Voici la phrase textuelle dans laquelle Lacan associe Justine et O : « Observez, qu'il s'agisse de Justine, qu'il s'agisse aussi d'une certaine postérité assurément, elle, dépassable, de l'œuvre de Sade, je veux dire de sa postérité à proprement parler érotique, voire pornographique, celle qui a donné une de ses fleurs ²⁶, il faut le reconnaître dans la récente, et je pense par une partie importante de mon auditoire, connue, *Histoire d'O*. Cette victime survit à tous les mauvais traitements, elle ne se dégrade même pas dans son caractère d'attrait, et d'attrait voluptueux sur lequel la plume de l'auteur revient toujours avec insistance, et avec une insistance assurément comme en toute description de cette espèce. Elle avait toujours les yeux les plus jolis du monde, l'air le plus pathétique et le plus touchant ²⁷. »

Dans « Kant avec Sade », Lacan précisera ceci, qui s'applique bien à O, à propos de Justine avec la peu croyable survie dont Sade dote les victimes, dont la mort n'est motivée que par le besoin de les remplacer : « Unique (Justine) ou multiple, la victime a la monotonie de la relation du sujet au signifiant, en quoi, à se fier à notre graphe, elle consiste ²⁸. »

Là où Paulhan avait dit en parlant de Sade : Justine, c'est lui, Lacan disait peut-être : O, c'est Paulhan.

Dans le roman – c'est un roman, non pas le récit d'une vie telle quelle en tout cas –, O subit toute la série des humiliations : elle est offerte à tous par son amant, marquée aux fers, élargie pour rester ouverte, maintenue ainsi par des godemichés toujours plus immenses, et dûment fouettée. Il s'agit bien de ce signifiant du fouet, et donc de ce hiéroglyphe de celui qui tient le fouet, qui désigne toujours le directeur, le gouverneur, le maître.

26. Paulhan a écrit *Fleurs de Tarbes* non sans évoquer *Les Fleurs du mal*.

27. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, 1957-1958, Paris, Seuil, 1986, p. 321.

28. J. Lacan, « Kant avec Sade », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 775.

Entre godemiché et fouet, O évoque ainsi très bien et cet usage du substitut réel de l'organe, qui est selon Lacan à la fois un simulacre, un insigne et un objet-substitut réel²⁹, et cette proximité, relevée toujours par Lacan, du phallus de la villa des Mystères à Pompéi avec ces démons ailés, armés d'un flagellum, appliquant le châtement rituel. Avec la conclusion suivante : « Ainsi surgit le fantasme de la flagellation sous la forme la plus directe et dans la connexion la plus immédiate avec le dévoilement du phallus³⁰. »

Mais elle permet aussi de saisir que le comble de la jouissance masochiste est non pas tellement dans le fait qu'elle s'offre à supporter telle douleur, mais dans « cette annulation à proprement parler du sujet en tant qu'il se fait pur objet ».

Le terme du roman masochiste arrive pour Lacan quand le sujet masochiste « se forge lui-même, comme étant l'objet d'un marchandage, ou très exactement d'une vente entre les deux autres qui se le passent comme un bien ». Être un bien vendu entre deux, voilà la fin du sujet masochiste. Voyez l'affinité immédiate avec le bordel...

Mais cela ne suffit pas. Il faut préciser de quelle sorte de bien il doit s'agir. Lacan précise : bien vil, vendu pour pas cher. « Bien vénal et, observez-le, même pas fétiche, car le dernier terme s'indique dans le fait que c'est un bien vil, vendu pour pas cher, qu'il n'y aura même pas lieu de préserver comme l'esclave antique qui au moins se constituait, s'imposait au respect par sa valeur marchande. »

Le premier amant d'O la donne au deuxième, et on reste là dans la dimension où les femmes s'échangent entre hommes mais

29. « Observons ce qu'est le phallus à l'origine. C'est le phallos. Nous le voyons pour la première fois attesté dans l'Antiquité grecque. Si nous allons aux textes, à différents endroits chez Aristophane, Hérodote, Lucien, etc., nous voyons d'abord que le phallus n'est pas du tout identique à l'organe en tant qu'appartenance du corps, prolongement, membre, organe en fonction. L'usage du mot qui domine de beaucoup, c'est son emploi à propos d'un simulacre, d'un insigne [...] quel que soit le mode sous lequel il se présente – bâton en haut duquel sont appendus les organes virils, initiation de l'organe viril, morceau de bois, morceau de cuir, autres variétés sous lesquelles il se présente. C'est un objet substitutif, et en même temps cette substitution a une propriété très différente de la substitution au sens où nous venons de l'entendre, la substitution-signe. On peut presque dire que cet objet a tous les caractères d'un substitut réel, de ce que nous appelons dans les bonnes histoires, et toujours plus ou moins avec le sourire, un godemiché, de *gaude mihi*, soit un des objets les plus singuliers par leur caractère introuvable qu'il y ait dans l'industrie humaine » (J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*).

30. *Ibid.*

pas sans garder une valeur. Comme les esclaves auxquels Paulhan fait assez clairement allusion dans « Le bonheur dans l'esclavage », sa préface à *Histoire d'O*.

Mais quand Dominique Aury, dans *Retour à Roissy*, fait d'*Histoire d'O* l'histoire d'un grand « club de rencontre » SM, nous sommes passés au fantasme d'être l'objet d'un marchandage, le bien vil. Nous sommes là au bout de ce que Colette Soler a très bien désigné chez Sade comme la désublimation méthodique de l'objet féminin. De là à passer aux horreurs du SM pervers avec des films de la mort, « en live » comme on dit maintenant, de quelque femme du tiers monde, il y a un pas, mais celui-ci est franchi à la frontière du Mexique et ailleurs. Là, nous quittons Anne Desclos et l'écriture d'*Histoire d'O*.

Une amie qui l'a bien connue m'a dit, il y a peu, qu'Anne lui avait raconté que Paulhan lui avait offert un livre masochiste japonais et lui avait dit qu'aucune femme n'écrirait un tel livre. C'est alors qu'elle se mit à la tâche pour relever le défi. Il y aurait donc là une forme de mascarade, de tentative d'un à tout hasard pas si hasardeux que cela cependant, puisqu'il s'agit d'une écriture, d'un livre.

Histoire d'O ne nous ferait pas douter, plus que le paradoxe de Douce, que, dans la névrose, le masochisme féminin est un fantasme masculin. Il y faut sans doute quelque disposition chez telle femme, que toutes n'ont pas. Pas toutes écriraient *Histoire d'O*, pas toutes ne feraient la mascarade ³¹ *ad hoc* pour un Paulhan.

Il y fallait ce que Paulhan soulignait : « Esprit décisif, conduit comme une action d'éclat, O exprime à sa manière un idéal viril, ou du moins masculin [...]... Comme si vous portiez en vous les deux natures ou que le destinataire de la lettre vous fut à chaque instant si présent que vous empruntiez ses goûts, sa voix. »

31. « C'est même pourquoi elles ne sont pas toutes, c'est-à-dire pas folles-du-tout, arrangeantes plutôt ; au point qu'il n'y a pas de limites aux concessions que chacune fait pour *Un homme* : de son corps, de son âme, de ses biens [...]. N'en pouvant mais pour ses fantasmes dont il est moins facile de répondre. Elle se prête plutôt à la perversion que je tiens pour celle de L'homme. Ce qui la conduit à la mascarade qu'on sait, et qui n'est pas le mensonge que des ingrats, de coller à L'homme, lui imputent. Plutôt l'à-tout-hasard de se préparer pour que le fantasme de L'homme en elle trouve son heure de vérité. Ce n'est pas excessif puisque la vérité est femme déjà de n'être pas toute, pas toute à se dire en tout cas » (J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 69-70).